

Haushofer, *Le Mur invisible* (2) – Fragilité humaine et toute-puissance de la nature.

I. Le Mur invisible, une forme de robinsonnade : survivre dans la nature.

Dans son roman, M. H. revisite le genre romanesque de la robinsonnade, tout en lui faisant subir quelques modifications.

I. 1. Survivre : comme Robinson, la narratrice est placée (un peu artificiellement, par ce mur qui surgit une nuit sans qu'on – ni qu'elle – sache pourquoi) dans une situation où elle se retrouve seule (du moins le pense-t-on jusqu'au milieu du roman p.188) dans le milieu naturel. Son expérience de la nature est donc, comme celle de Robinson, d'abord celle de la survie : lutte contre la nature. Sentiment premier = la peur p. 10 « Car j'ai peur. La peur de tous côtés monte vers moi et il ne faut pas attendre qu'elle m'atteigne et me terrasse ». [cf Canguilhem, la connaissance est fille de la peur = réaction de l'homme devant la nature, inquiétude première ; cf réaction d'Aronnax à l'idée d'être confronté aux requins]

I. 1. a : Il lui faut s'organiser, très matériellement et concrètement pour pourvoir à la fois à sa sécurité, à sa subsistance et à sa santé, mais aussi s'assurer qu'elle demeure humaine.

a. Pourvoir à sa sécurité : réorganisation du chalet p. 27, en installant sa chambre dans la pièce principale, de manière à pouvoir la nuit « tout embrasser d'un seul regard pour m'assurer contre les attaques » ; elle accroche près du lit le « fusil de Hugo, chargé » et, après l'irruption de l'homme sur l'alpage, elle emporte partout avec elle « le grand couteau de chasse de Hugo ».

Cette première forme d'organisation est d'ailleurs perfectible :

- la narratrice comprend vite qu'il n'y a pas de son côté du mur de véritable prédateur – du moins pas de prédateur animal – et consacre ses forces à sa subsistance. Intéressant de voir que le premier prédateur auquel elle pense – et la suite lui donne raison : c'est l'homme (humain, *Mensch*) – or a priori les humains ont disparu. p. 27-28 « Toutes ces précautions que je prenais ne pouvaient concerner, je le savais, que des personnes humaines et c'était ridicule. Mais comme jusqu'à ce jour les dangers ne m'étaient venus que des humains, j'étais incapable de changer si vite d'opinion. L'homme était le seul ennemi que j'avais connu dans mon ancienne vie. »
- progressivement, la réorganisation se fait en fonction des besoins : la disposition et la fonction des pièces du chalet, qui correspondent à des normes de confort dans une habitation de loisir et de vacances, sont progressivement modifiées en fonction des besoins de la narratrice : l'étage est condamné, la cabane du garde-chasse est transformée en étable pour Bella, sa table et sa chaise sont transportées dans le garage, pièce qui devient importante puisque c'est là que s'y trouvent les outils ; la chambre à coucher, la pièce la plus fraîche de la maison, est transformée en garde-manger (p. 49) => **le cadre de vie devient un milieu de vie et la narratrice se lance dans son exploration.**

b. Pourvoir à sa subsistance : comme Robinson, la narratrice fait l'inventaire de ce qu'elle possède pour subsister p. 49 « j'entrepris de ranger dans la chambre à coucher toutes les provisions que je possédais et j'en dressai une liste ». Les provisions stockées par Hugo Rüttlinger, le mari de sa cousine Louise, dans la crainte d'une catastrophe atomique, lui permettent de subsister dans un premier temps, avant qu'elle ne soit capable de pourvoir à ses propres besoins, en ensemençant un

champ de pommes de terre, un champ de haricots, tout en chassant des chevreuils et en pêchant des truites. Jusque là, le roman reste relativement fidèle à l'esprit de *Robinson Crusoë* (l'unique compagnon de Robinson avant l'arrivée de Vendredi, est également, un chien¹), si ce n'est que le personnage est une femme et non un homme, et que le phénomène qui l'a placé dans cette situation relève de l'imaginaire de la science-fiction, non du vraisemblable (nauffrage) ce qui invite, comme on l'a fait en intro, à s'interroger sur la signification de ce mur ; mais, comme on l'a dit également en intro, l'irruption d'une autre personne humaine signifie pour Robinson la fin de la solitude (il sauve Vendredi de ses ennemis anthropophages, et celui-ci devient son serviteur), tandis que l'irruption de l'homme sur l'alpage prive la narratrice de son soutien et compagnon, le chien Lynx, et altère ses moyens de subsistance par le meurtre de Taureau. p. 173 « Depuis qu'il est mort je me sens comme amputée, quelque chose me manque et me manquera toujours. (...) Ce qui est plus grave, c'est que sans Lynx je me sens réellement seule ». p. 174

c. Pourvoir à sa santé : trouver autour d'elle les apports nutritionnels nécessaires → manger des pommes d'hiver pour absorber des vitamines, se procurer des protéines animales (chasse et pêche), se soigner : inciser elle-même son abcès dentaire avec un rasoir p. 78, et de manière générale surveiller sa santé (et notamment sa santé dentaire) avec une extrême vigilance.

d. préserver son humanité : cela passe par le maintien de certaines habitudes, comme, au début du roman, remonter les montres chaque soir ou habitudes d'hygiène (p. 51, « je me cramponnais d'une certaine façon aux rares vestiges de l'**ordre des hommes** qui étaient encore en ma possession »). Ce choix est fait pour permettre à la narratrice de « rester humaine » : « Si j'agissais autrement, j'aurais sans doute peur de cesser peu à peu d'appartenir au genre humain et je craindrais de me mettre à ramper sur le sol, sale et puante, en poussant des cris incompréhensibles. Ce n'est pas que je redoute de devenir un animal, ce ne serait pas si terrible, ce qui est terrible, c'est qu'un homme ne peut jamais devenir un animal, il passe à côté de l'animalité pour sombrer dans l'abîme ». De fait, l'expression « devenir un animal » est un abus de langage : l'animal n'est qu'un concept, une catégorie langagière et ne correspond pas à une réalité. L'homme ne peut devenir un animal = il est déjà le représentant d'un taxon, et un être vivant. S'il perd son humanité, il ne peut devenir qu'un monstre. Il est intéressant de voir que la narratrice abandonne progressivement la mesure du temps humain (les montres – après sa maladie, elle règle sa montre sur le temps des corneilles –) mais pas l'hygiène, qui relève finalement d'une préservation naturelle de soi) → abandon de « l'ordre des hommes » pour « l'ordre de la nature ».

e. la catastrophe qui réduit la narratrice à la solitude et la prive du confort et de la plupart des ressources techniques de son époque (la voiture ne démarre plus, les allumettes et les munitions vont s'épuiser, et la narratrice devra trouver une autre organisation ou voir ses chances de survie diminuer)

- la révèle à elle-même (on verra que le roman comporte une dimension introspective importante)
- lui fait puiser en elle-même et redécouvrir des savoirs oubliés : « j'avais appris à traire pour m'amuser quand j'étais jeune fille. Mais il y avait vingt ans de cela et je n'en avais plus l'habitude » p. 36 – p. 54 retrouve la méthode pour ensemer son champ de pommes de

1 Le personnage est entouré de quelques animaux domestiques, mais c'est le chien qui accède au statut de compagnon.

terres : « Je me rappelais qu'il fallait les couper en tranches en prenant garde que chaque morceau soit pourvu d'un œil. » - idem pour le fauchage dont elle retrouve les gestes . 91 « Dès les premiers mouvements, je m'aperçus que je me rappelais le rythme ». → inscription du savoir technique dans le corps et non dans la raison ou les connaissances scientifiques (cf Canguilhem). Mémoire du corps, habitude incorporée, au sens propre.

- et lui fait apparaître la survie comme un **devoir**. p. 32 « Soudain, il me parut tout-à-fait impossible de survivre à cette radieuse journée de mai. En même temps je comprenais que je devais lui survivre et qu'il n'y avait pas de fuite possible. Je devais garder tout mon calme et simplement la surmonter. Ce ne serait pas la première journée de ma vie que j'aurais eu ainsi à surmonter. Moins je me défendrais plus ce serait supportable. » et p. 47, Grelottante dans mon lit, j'envisageai toutes les possibilités qui me restaient. Je pouvais me tuer, ou chercher à creuser un passage sous le mur, ce qui n'était sans doute qu'une façon plus pénible d'arriver au même résultat. Et, bien entendu, je pouvais aussi rester ici et essayer de survivre » → lucidité pragmatique, sens du devoir et expérience de la résilience la poussent à choisir la survie : sensation d'avoir déjà vécu des expériences difficiles / sentiment de devoir envers Bella et Lynx (exigence éthique)/ attend de savoir si la vache va vèler (lucidité). Mais également qualité (ou défaut) très humaine : la curiosité « le mur posait une énigme et j'ai toujours été incapable d'abandonner une énigme dont je n'ai pas trouvé la solution » (mais finalement la narratrice décide de « ne plus se tracasser à ce sujet » et de présupposer qu'il s'agit d'une arme ou d'une expérience => développement d'une forme de sagesse pragmatique). La citation révèle ainsi une opposition entre le bon sens (dicte que la survie est impossible) et une exigence vitale qui s'impose aussi à la raison (« je comprenais que je devais lui survivre » → vie s'impose naturellement, exigence immanente, jaillie d'elle-même, sans explication).

I. 2. Expérience de la fragilité et de l'impuissance humaines vs la toute-puissance de la nature (puissance des éléments) :

a. Le vivant /la nature trouve toujours un moyen de persévérer : résilience du vivant qui, conformément à la thèse de Canguilhem, réinvente ses propres normes pour persévérer .

- p. 34 « Le ruisseau avait retrouvé son niveau normal, il avait dû lui être facile de se frayer un chemin parmi les roches poreuses » (parvient à passer de l'autre côté du mur ? Vision cachée) NB : le ruisseau n'est certes pas vivant mais il est traité comme tel. Personnification abusive, nature paraît toujours trouver une solution.
- La nature paraît animée d'une présence : p. 29 « Cette fontaine devait souvent à l'avenir me causer des frayeurs. A une certaine distance, son clapotis ressemblait au chuchotement de deux personnes à moitié endormies ».
- beauté de la nature pleine de vie, ironiquement, alors que la narratrice prend conscience de ce que tous les autres humains alentours sont morts : « De l'autre côté du mur, les arbres fruitiers avaient déjà laissé tomber leurs fleurs, et ils montraient un brillant feuillage vert clair » p. 24 → cycle de la vie continue, indifférence du vivant dans sa fertilité.
- p. 259 voiture de Hugo : « la Mercedes noire de Hugo. Quand nous sommes arrivés, elle était presque neuve. Aujourd'hui, recouverte d'herbes, elle sert de nid aux souris et aux oiseaux. Quand la clématite fleurit au mois de juin, elle devient très belle et se met à ressembler à un gigantesque bouquet de mariée. Elle est belle aussi en hiver lorsqu'elle est

brillante de givre ou se couronne d'une coiffe blanche ». => l'objet technique et utilitaire, quand il est empêché de fonctionner, perd totalement son utilité, et la nature ou la vie se le réapproprie, détournant son usage : « La Mercedes de Hugo est devenue un foyer confortable, chaud et abrité du vent. On devrait placer des voitures dans les forêts, elles font de bons nichoirs » → la dernière phrase est paradoxale : qui parle ? La narratrice, dans un monde d'où « on » a disparu ? L'auteur, qui intervient avec une malice ironique, entérinant la vanité de la technique et des efforts humains pour imposer leur « ordre » (cf ci-dessus, « ordre des hommes » p. 2 du cours et p. 51 du roman) au vivant. Enfin, non seulement la Mercedes est détournée de sa fonction utilitaire par le vivant qui la réutilise à son profit (elle devient un nichoir) mais la créativité poétique de la narratrice en fait un objet esthétique : « très belle, un gigantesque bouquet de mariée ».

- Dès le premier moment : la solitude devient pour la narratrice l'occasion de prendre conscience de la densité du vivant, en décuplant l'intensité de ses sensations et sa propre disponibilité sensorielle : p. 28 « l'air frais de la montagne baignait la pièce [sensations tactiles]. Le soleil illuminait la clairière, mais les couleurs devenaient peu à peu plus froides et plus dures. [sensations visuelles]. Un pic frappait des coups dans la forêt. [sensations auditives] J'étais contente de l'entendre [sensation morale de plaisir et sentiment de satisfaction] Lui et aussi le clapotis de l'eau de la fontaine, qui coulait dans le bac de bois en un jet gros comme le bras. » Sorte d'hallucinations auditives nées de la solitude (angoisse, espoir?) → « Plusieurs fois il me sembla entendre des pas dans la gorge, mais c'était évidemment une illusion ».

b. déchaînement des éléments/cruauté ou plutôt indifférence du vivant : l'ordre de la nature s'impose et remplace l'ordre des hommes. Finalement l'Umwelt n'est pas l'Umgebung des hommes ?

- tempête et ses conséquences : le vieux chêne fracassé que la narratrice découvre à son réveil après une nuit de tempête qui a aussi rendu « la pièce délicieusement fraîche » p. 109, ce qui est bienvenu pour Bella qui « avait bien mérité un peu d'air frais » [ambivalence des éléments naturels qui ne sont ni bons ni mauvais, mais que la perception humaine et la normativité du vivant dans ses interactions avec le milieu rend bon ou mauvais]. p. 110 tout de même : « Sur le pré de la forêt se dressait un grand chêne qui avait déjà été touché par la foudre. Celle-ci avait à présent achevé sa victime. Cette fois, il ne s'agissait plus d'une marque, le vieux chêne était complètement fracassé. Je le regrettai, car dans cette région les chênes sont très rares. »
- p. 110 aussi spectacle de la violence de la crue du ruisseau : « je vis s'écouler un flot jaune qui entraînait des arbres déracinés, des mottes d'herbe et des blocs de pierre. » L'imagination de la narratrice lui dresse d'ailleurs un tableau apocalyptique de la crue qu'elle envisage de l'autre côté du mur : vision p. 111 « Les fleuves grossiraient et emporteraient des maisons et des ponts. Ils enfonceraient les fenêtres et les portes et arracheraient de leurs lits et de leurs chaises ces choses sans vie qui un jour avaient été des hommes et des animaux de pierre parmi les cailloux et les rochers qui eux n'avaient jamais été autre chose que pierre » → spectacle vertigineux d'un monde dont tous les animaux ont été bannis ; emploi du futur dans le passé donne aux propos de la narratrice une tonalité prophétique et apocalyptique dans un esprit presque biblique (fin du monde, déluge).

D'ailleurs « je vis tout cela très clairement devant mes yeux, et j'en eus le coeur légèrement soulevé ».

- pp. 141-142 inconfort du foehn (vent sec et chaud du début du printemps)
- mort de Perle, tuée par un renard p. 143, description terrible : « Perle s'approcha lentement d'une atroce reptation aveugle, comme si tous ses os avaient été brisés »... portée de chatons morts-nés ou survivants peu de jours, disparition de Tigre... le milieu naturel est porteur de vie, mais aussi de mort → la Nature n'est pas une mère protectrice, mais aussi un milieu impitoyable. Acceptation par la narratrice de cette fameuse « loi de la nature » pour utiliser une expression convenue, loi qui inscrit la mort comme une donnée du vivant : « p. 143 « il me sembla que depuis la mort de Perle j'avais attendu cette heure ». p. 149, acceptation de cette loi inscrite dans un cycle : « Perle avait subi un dommage mais ce tort n'avait pas été épargné non plus aux truites, ses victimes. » Les véritables responsables sont les hommes qui ont dénaturé les animaux en les rendant domestiques : « Perle était morte parce qu'un de ses ancêtres avait été un chat angora trop sélectionné. Elle était destinée, dès le début, à devenir la victime des renards, des chouettes et des martres. »
- mort des chevreuils, tués par la gale ou morts de froid... p. 147 contraste entre cette mort et la luxuriance de la végétation

c. Difficultés de la survie humaine : humain confronté à fatigue, douleur, maladie, impuissance

- épuisement : leitmotiv du roman. p. 39 « J'étais si fatiguée que j'eus presque du mal à me traîner vers le chalet. Mes pieds me brûlaient dans mes lourdes chaussures et mon dos me faisait mal ». Sans cesse le motif de la fatigue, de l'épuisement revient dans toute l'oeuvre et colore ses émotions (la fatigue la fait pleurer, lui inspire du découragement, de l'abattement...)
- L'expérience de la nature n'est pas (ou pas uniquement) l'expérience enchantée de l'émerveillement contemplatif devant la beauté (du moins pas seulement), mais aussi l'expérience de l'inconfort, du manque, de l'inquiétude... p. 28 « le soir était venu et l'air frais de la montagne baignait la pièce. Le soleil illuminait la clairière mais les couleurs devenaient peu à peu plus froides et plus dures. » mais p. 33 « Pour la première fois, je ne trouvais pas la gorge belle et romantique, mais seulement humide et sombre » → plus de prisme de la culture quand il s'agit de survie ; p. 45 jour d'hiver : « La neige, qui au début fondait aussitôt, se mit à tenir et il continua à neiger. Cela commença quand je m'éveillai **et je me sentis complètement sans défense et abandonnée** ». p. 63 « Mes réserves fondaient beaucoup trop vite, et je dus encore me restreindre. Les fruits, les légumes, le sucre et le pain me manquaient le plus. »
- expérience de l'inadaptation au milieu : p. 64 « Quand je repense à cet été, il m'apparaît accablé de labeur et de peine. Je venais tout juste à bout de mes tâches courantes. Comme je n'avais pas l'habitude des travaux pénibles, je me sentais continuellement abruti. Je ne savais pas encore vraiment m'organiser. Je travaillais trop vite ou trop lentement... » rapport pas exactement pathologique mais très conflictuel au milieu, cf Canguihem.
- p. 27 « j'enlevai mes chaussures et mes bas et je vis que j'avais attrapé des ampoules en marchant »

Haushofer, *Le Mur invisible* (2) – Fragilité humaine et toute-puissance de la nature.

- émotion primitive : la peur p. 29 « nous avons peur tous les deux et essayions de nous encourager mutuellement » / consolation de lynx.
- Expérience de la souffrance, intolérable : rage de dents (« je me crus plusieurs fois sur le point de devenir folle ») pp. 78_79 (prise de conscience du luxe de la santé) → rapprochement avec les autres vivants dans l'expérience de la douleur : p. 237, difficulté à s'approcher de Tigre blessé pour le soigner.
- expérience de l'incertitude : p. 81 « Et si je n'étais pas capable d'aider Bella à vèler ; et si Bella ne survivait pas à la naissance, et si elle et le veau mouraient tous les deux, et si elle mangeait une herbe empoisonnée ou se cassait la patte ou était mordue par une vipère ? » (accumulation des questions et accélération du rythme transcrit l'inquiétude)
- éternel renouvellement des tâches : p. 92, à peine une tâche est-elle terminée qu'elle laisse place à une autre. « L'énorme travail de la fenaison était terminé. Qu'importait qu'il m'ait coûté tant de peine. Pour prendre un nouveau départ, je retournai et bêchai le champ de pommes de terre, puis je me mis à couper du bois pour l'hiver. » Tout le roman est ainsi rythmé par l'alternance et le retour des différentes tâches à accomplir ; contrairement au roman de Jules Verne, où les héros progressent de mer en mer, la progression du Mur invisible semble cyclique, rythmé par le retour des tâches saisonnières – que la narratrice accomplit d'ailleurs avec de plus en plus d'adresse à mesure qu'elle en acquiert l'expérience : retour de la saison des amours, montée à l'alpage et redescente, préparation de la terre pour les semailles, ensemencement, saison des foins, traite une à deux fois par jour → ce retour des tâches donne au roman son rythme particulier. Ces tâches incessantes en tout cas, aux yeux de la narratrice, ont deux vertus : elles l'empêchent de penser et donc de se désespérer / elles lui évitent l'ennui : p. 128 « Entre autres choses le mur aura tué l'ennui » qui empoisonnait sa vie auparavant : « Nous étions tous comme anesthésiés par l'ennui ». Cette expérience dévorante de la nature oblige la narratrice à se recentrer sur l'essentiel, à éviter cet ennui inhérent à la condition humaine.
- Expérience de la monotonie p.95 « ma nourriture bien sûr était très monotone ».
- réfréner les appétits, pas de culture de l'abondance : « Il fallait donc que je dompte ma faim... » p. 117 – apprentissage de la restriction et du manque (pain, sucre, pallié par haricots et framboises).
- Moments de découragement p. 162 « je me mis à haïr cet air bleu et scintillant... » p. 92 épuisement mène au découragement et au désespoir : « j'étais si épuisée que je m'assis sur le pré et pleurai. Je fus prise d'un terrible accès de découragement et pour la première fois je compris clairement quel coup m'avait frappée. (...) Je ne suis pas capricieuse par nature, c'était tout simplement l'épuisement physique qui avait eu raison de ma résistance ».
- p. 283-287 la maladie de la chatte, puis narratrice tombe malade à son tour → fragilité de l'existence, humaine ou animale : fragilité du vivant.

d. Tout de même des moments de grâce :

- p. 72 toutes les sensations sont convoquées. « la forêt s'étendait en fumant sous le soleil de midi et de chauds effluves montaient des pins jusqu'à moi. C'est seulement alors que je pus voir que les rhododendrons étaient en fleur. Ils s'étiraient le long de la route en un long ruban rouge. (...) J'aurais aimé rester toujours là, dans la chaleur et la lumière, le chien à mes pieds et l'oiseau tournoyant au-dessus de ma tête. » cf poésie d'Aronnax qui rend compte de la beauté du spectacle qu'il contemple. Renoncement à la pensée qui fait souffrir

pour éprouver pleinement ! « Il y avait longtemps que mes pensées avaient cessé, comme si mes soucis et mes souvenirs n'avaient plus rien de commun avec moi. » Mais fêlure à ce moment (on est au début du moment, évolution va permettre de corriger le sentiment que la narratrice exprime) : « Lorsque je dus me remettre en route, je l'exécutai avec beaucoup de regret, et je redevins cette créature qui seule n'avait pas sa place ici, une créature humaine aux pensées confuses qui brisait les rameaux sous ses lourdes chaussures et se livrait à la sanglante occupation de chasser. » Moment de fusion avec l'environnement naturel, moment de grâce brisé par le retour à la réalité. Sentiment d'inadéquation → roman = récit d'un apprentissage pour trouver sa place dans le milieu naturel. Terme de « créature » utilisé rend compte de ce sentiment d' inadéquation. Intéressant car terme biblique et religieux mais connote l'étrangeté. Humain coupé de la nature est étranger au monde. Intéressant de comparer la symbolique de la vitre chez Verne et Haushofer. Chez Verne, permet de s'immerger mais tout de même préserve un rapport distant et distinct entre observateur et observé, même s'il y a des moments d'interpénétration. Chez Haushofer la vitre n'est pas du tout un dispositif scopique, c'est une cloche de verre qui protège et immerge, qui supprime la distance observateur/observé.

- La recherche de la subsistance occulte donc ces moments de grâce : p. 115 « ce travail de bûcheron m'empêcha de jouir d'une très belle arrière-saison. Obnubilée par l'idée de constituer une grande réserve de bois, je ne voyais plus le paysage ». L'appréciation du cadre n'est plus esthétique, l'expérience de la survie fait obstacle à l'expérience esthétique, il s'agit de s'inscrire sur le long terme dans un milieu de vie (ensemencer pour récolter plus tard, conserver le fumier pour fumer le champ de pommes de terre) – spécificité humaine
- p. 138 les toiles d'araignée : « Je vois les toiles d'araignée qui s'étendaient, brillantes, entre les branches, à côté de l'étable sous les pins, et de l'air mordoré qui tremblait » (Canguilhem, perfection, « l'homme ferait-il mieux que l'oiseau son nid, mieux que l'araignée sa toile ? ») Synesthésie dans la description d'Haushofer (l'air est doté d'une couleur et d'une densité) qui révèle l'harmonie et la beauté de ce moment.
- p. 243 contemplation de la prairie et utilisation de la nature sans effets néfastes par Tigre.

I. 3. Expérience de l'adaptation : Créativité et possibilités humaines – un roman d'apprentissage. Expérience des moyens du vivant, caractéristiques spécifiques de survie de l'être humain, passé le premier moment de sidération. (pp. 22-23 « je crois que pendant quelque temps je n'ai vraiment pensé à rien. »

- p. 19 « J'ai pris l'habitude d'appeler cette chose « le mur », il fallait bien lui donner un nom puisqu'elle existait » => l'esprit humain donne un sens provisoire à ce qu'il perçoit comme étrange ou absurde. Puis progressivement la narratrice se recentre sur l'essentiel, et avec sagesse, décide de ne « pas se tracasser » du mur, puisqu'elle ne peut obtenir de réponse . Toute spéculation à ce sujet est donc vaine et l'éloigne de l'essentiel.
- Ingéniosité : petite bordure de branches de noisetier enfoncées le long du mur afin de le délimiter et de surveiller sa progression.
- apprentissage et adaptation p. 33 « Cette fois je m'étais mieux équipée ; je portai des chaussures et des culottes de montagne, une veste chaude... » pique-nique de la narratrice ; celle-ci progresse, apprend tout au long du roman ; ses tâches deviennent plus faciles : p. 114-115 « Je parvins peu à peu à mieux organiser mon travail et ma vie en fut facilitée » et la troisième année, elle prend conscience de ses progrès : p. 257 « je travaillais tranquillement

et régulièrement, sans trop me fatiguer. La première année, je n'en avais pas été capable tout simplement parce que je ne savais pas trouver le rythme convenable. Mais depuis, **j'avais appris** comment il fallait s'y prendre et **m'étais adaptée** à la forêt ». Le traitement du temps dans ce roman est révélateur de cette capacité d'adaptation spécifique à l'homme (souvenir, anticipation) dont l'expérience s'inscrit dans le temps et dans l'espace (ce sont les caractéristiques de son **Umgebung**, pour reprendre l'analyse que fait Canguilhem des thèses de Von Uexküll). Le roman est ainsi très emblématique du cheminement de la conscience et de la manière dont elle traite le temps = tout le roman est marqué par les prolepses (annonces fréquentes de la mort de Lynx et de celle de Taureau) et analepses qui évoquent les souvenirs que la narratrice garde de la vie qu'elle a menée avant l'apparition du mur et la disparition probable de la plupart des êtres humains. D'ailleurs, tout le récit est une analepse puisque la narratrice commence à écrire le cinq novembre de l'hiver qui suit la mort de Lynx et Taureau (correspondance début et fin p. 9 et p. 321).

- p. 91 avant/après : « **A cette époque... sans défense aux intempéries** ». Narratrice s'adapte, développe par la pratique et l'observation une connaissance de son milieu.
- p. 90 : « **je dois seulement veiller à rester en bonne santé et être capable de m'adapter** ». (à tel point que la narratrice songe à élever ses enfants dans les bois. Soucis disparaissent
- p.95 Transformation physique, corps sculpté par le travail et les conditions de vie → statut social, genre, âge... disparaissent. Transformation finale à un arbre p. 96

Lecture de la page et commentaire : « **mes mains toujours couvertes d'ampoules et de durillons étaient devenus mes principaux outils de travail**. J'en avais depuis longtemps retiré les bagues. Qui aurait l'idée de décorer ses outils avec des bagues d'or ? » → fin des vanités et de l'aliénation sociale qui prescrit en particulier aux femmes de se parer → mains retrouvent leur fonction première. « Si étonnant que cela puisse paraître, j'avais l'air plus jeune que lorsque je menais une vie confortable. La féminité de la quarantaine s'était détachée de moi, en même temps que mes boucles, mon double menton et mes hanches arrondies. Par la même occasion, **j'avais perdu la conscience d'être une femme**. Mon corps, **plus intelligent que moi, s'était adapté** et avait réduit au minimum les inconvénients de mon état. **J'avais acquis le droit d'oublier ma condition**. Parfois j'étais une enfant qui cherchait des fraises, puis un jeune homme qui sciait du bois, enfin, assise sur un banc, Perle sur les genoux en train de contempler le soleil, je devenais quelqu'un de très pagé, sans sexe défini. » La narratrice échappe donc à toute classification aliénante, et devient libre de vivre ses expériences de la nature sans rester prisonnière de son statut ou de son genre.

- p. 115 les pincettes servent pour les échardes et non plus pour les sourcils
- p. 121 « **je suis devenue un paysan, et un paysan doit prévoir** »
- p. 150 changement des lectures
- p. 159 ne tombe plus malade (rhumes) (en réalité la narratrice, à la suite de sa chatte, va tomber très gravement malade, mais elle ne le sait pas encore). Son corps s'endurcit néanmoins : « **je passai l'hiver sans tomber une seule fois malade. Moi qui avais toujours été sujette aux refroidissements, j'en fus d'un seul coup complètement guérie** ». la vie qu'elle mène, pour être dure, la fortifie néanmoins.
- p. 159-160 découverte des mains « **je pris conscience petit à petit de tout ce que je pouvais réaliser avec mes mains. La main est un outil merveilleux. (...) Naturellement il existe une multitude de travaux que je ne pourrai jamais faire, car j'ai mis quarante ans à comprendre que j'avais des mains.** » Mais cette apparente résignation ne dure pas longtemps = à la fin du roman, la narratrice réfléchit à la porte qu'elle pourrait percer dans la nouvelle étable.

Haushofer, *Le Mur invisible* (2) – Fragilité humaine et toute-puissance de la nature.

- p. 257 ménage ses forces – récompense p. 258 la forêt est devenue vivante. Apprentissage et expérience/ expérimentation d'un nouveau rapport au temps. Lire les pp. 257-258 « A présent je prends le pas tranquille du paysan, même pour me rendre de la maison à l'étable. Le corps reste détendu et les yeux ont le temps de regarder. Une personne qui court n'a le temps de rien voir. [et la narratrice prend l'exemple d'une vieille femme qui donnait à manger à ses pigeons, qu'elle n'a pas pris le temps de regarder vraiment dans sa vie précédente] C'est depuis que j'ai ralenti mes mouvements que la forêt pour moi est devenue vivante. Je ne veux pas dire que ce soit la seule façon de vivre, mais c'est certainement celle qui me convient le mieux » [cf F. Bacon XVII^e, « on ne commande à la nature qu'en lui obéissant »] → s'adapter au temps de la nature, se conformer aux rythmes de la nature => comporte sa propre récompense = percevoir le vivant. La vitesse du Nautilus ne permet pas cette forme de proximité avec le vivant. La narratrice, qui n'a jamais aimé les montres, était quant à elle prédisposée à ce type de rapport au temps. La maladie lui a fait perdre la notion de l'heure précise et celle des jours précis p. 290 « Les corneilles s'abattirent en criant sur la clairière et je mis ma montre sur neuf heures. C'est depuis ce temps que ma montre indique l'heure des corneilles. J'ignorais le temps qu'avait duré ma maladie et après un moment de réflexion, je barrai une semaine sur le calendrier. A partir de là, le calendrier n'est plus à jour. » → acceptation d'un certain brouillage dans les repères temporels.

Conclusion au I.

- Le Mur est donc l'occasion d'une expérience (fictive), en quelque sorte un milieu expérimental en milieu fermé => expérience qui pourrait correspondre au protocole décrit par Canguilhem et qui veut que le milieu soit indépendant de l'observateur.
- Au cours du roman, la narratrice se dépouille progressivement de tous les vestiges inutiles de sa vie « d'avant », et se livre à une sorte d'ascèse forcée → vie érémitique, renonce à tous les désirs superflus.
- Elle atteint ainsi, malgré les privations, malgré l'épuisement et ses efforts intenses, une qualité particulière d'expérience de la nature.